

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
 France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
 Etranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
 On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
 Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON)
 Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
 à L'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
 88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
 Téléph. WAGRAM 57-44, 57-45
 Adresse télégraphique: EXCEL-PARIS

AUTOUR DE VERDUN



FRESNES-EN-WOËVRE



UN COIN DU BOIS HAUT (TRANCHEE DE CALONNE)



LA CORVEE DE BOIS



UN POSTE TÉLÉPHONIQUE



LA DISTRIBUTION DE LA SOUPE

De part et d'autre de la ligne du front, pendant l'accalmie relative qui précède la troisième attaque sur Verdun, les armées adverses organisent la bataille nouvelle. Dans les bois ravagés, dans les villages en ruines, Français et Allemands accumulent les munitions et les hommes. Mais nos ennemis ne parlent plus si haut de faire un siège ni d'emporter une place forte.

Ayuntamiento de Madrid

L'odieux contact

Marcher sur un crapaud que l'on ne savait pas là est un accident qui répugne. Mais combien moins que de rencontrer aujourd'hui, et en terre neutre, allant et venant à sa guise, un Boche!

Ceci n'est une comparaison, ni pour offenser un utile batracien, ni — ce serait malaisé — pour mettre plus bas qu'ils le sont les barbares que nous combattons. Ce sentiment est vrai: il est simple et naturel. Je viens de l'éprouver, fort et profond. Après dix-neuf mois de guerre, j'ai connu par expérience ce que peut être le fait, pour un Français, de voir évoluer près de lui, sur le tapis d'un salon d'hôtel, un Allemand qui rit et pianote, jouit du privilège de vivre en innocent touriste, peut s'asseoir à votre table, et, s'il l'ose, emprunter à votre bouteille et même boire dans votre verre.

Nous savons, depuis août 1914, qu'entre nous et les Germains se dresse le mur de nos armées puissantes et que, si l'occasion devait nous être offerte de rencontrer un sujet du kaiser, c'est qu'il serait encadré de baïonnettes, et prisonnier, et vaincu. Nous avons peu à peu, dans cette confiance, perdu le sens de ce que doit être tout à coup le vis-à-vis du Hun, en civil, les mains dans ses poches, la moustache hérissée à l'impériale, le cigare aux lèvres, l'insolence ou l'obséquiosité dans les yeux. Nous n'imaginons plus que cela puisse nous apparaître, car nous avons juré, en lui fermant nos portes, d'interdire à cet objet détestable le droit de s'y faufiler désormais. L'Allemand, pour nous, ce n'est plus un libre citoyen du monde: c'est un objectif pour mitrailleuses.

Or, j'étais ce soir-là dans une grande ville d'Espagne, au fumoir d'un hôtel, tout seul et écrivant. Deux voyageurs entrent, auxquels je ne prête aucune attention. L'un s'affale sur un canapé, l'autre, assis au piano, enchaîne, en un jeu très tendre et très doux, un série de huit accords nourris d'une harmonie bien moderne. Séduit par ces riches accents, je me retourne vers le pianiste. Un coup d'œil suffit: c'est un Allemand... et l'autre aussi. Leurs têtes? Pourquoi les détailler? On devine cet aspect spécial à la race, ces signes qui ne trompent pas et dont tirent si heureusement parti nos caricaturistes. Le temps d'un éclair, nos regards se sont croisés. L'homme vient de baisser les paupières vers les touches. L'autre suit maintenant les arabesques de sa fumée au plafond. Mais, tout de suite, ils se rapprochent, dès que je me suis repris à écrire pour ne pas les voir. Ils dialoguent en allemand, trop bas pour que je puisse les comprendre. J'entends seulement qu'ils ont deviné en moi un Français.

Un étrange jeu commence. Le pianiste s'approche de ma table et s'applique à m'imposer son sourire. Je fais visage de bronze. Ses grâces (?) échouent. L'autre accourt à son aide. Précisément mon buvard glisse. Le fumeur le ramasse, me le tend. Je le saisis et, sans nerfs, d'un geste que je ne veux pas brusquer, le déchire et le laisse retomber.

Ils se regardent et ne sont pas désarmés. Assurément, ils cherchent à faire « kame-rad ». A moins qu'ils ne prétendent m'espionner. Une idée. Je rédige l'enveloppe suivante: *Monsieur le maire de Verdun, France.* En gros caractères. Je dresse le pli devant moi. Le mélomane s'approche. C'est bien cela. Curiosité germanique. Il lit. Il recule. Derrière moi, deux « Ach! » énormes. J'aurais envie de rire si je n'étais pas crispé. Je sens que le moindre détail peut me précipiter sur ces rôdeurs. Je comprends que je désire l'algarrade. J'apprécie que je ne dois pas la provoquer, car je dois le respect à la terre neutre où je séjourne. Et puis, que vous dirai-je? Je ressens une souffrance presque physique à les sentir là, bassement complaisants, prêts à engager conversation, à proposer entre eux et moi la paix séparée.

Nouvel essai. Ils parlent espagnol. Le Boche au cigare, avec son constant et horrible sourire, vient prendre une plume au pupitre et marmotte une phrase d'excuses. Je le regarde, le considère sans un pli au visage, de bas en haut. Je crois que mon poing gauche s'est fermé. Le gêneur bat en retraite, lance le porte-plume sous une chaise et, faisant grincer le tabouret de piano, attaque rageusement la première mesure, très déformée, mais reconnaissable, de l'hymne allemand...

Ma chaise — j'en suis convaincu, cette chaise espagnole était francophile — recule d'elle-même. En marchant, j'ai le temps de me féliciter de mon calme. Le sang-froid est une précieuse vertu. Je ferme le piano. Oh! si doucement! L'Allemand a retiré ses mains. Il n'a pas pâli. Son ami sourit toujours. Lui aussi. « Komm » dit l'un en consultant sa montre. « Ja! » dit l'autre.

Ils sortirent.

Dopuis, je reste sur cette odieuse impression.

d'avoir vu, presque coude à coude avec moi, des ennemis autrement que les menottes aux poignets, dans un piquet d'escorte.

Ce sentiment, que les hasards d'un voyage hors frontière m'ont fait connaître entier, j'ai cru à propos de le noter ici et, sans attendre, d'en faire part à mes compatriotes, estimant que le récit de mon aventure dépasse les limites de l'anecdote et qu'elle peut, dès maintenant, confirmer chacun un peu plus, s'il est possible, dans l'inébranlable volonté de haïr l'Allemand, sous tous les ciels, en tous les temps.

Pascal Forthuny.

Ce que l'on dit

En attendant...

Puisque, après tout, il s'agit dans cette affaire de fixer un point d'histoire et non de stratégie, il me semble que je puis prendre part à la discussion:

Il est vrai, comme l'écrivit le général Verraux dans l'OEuvre, que Napoléon I^{er}, quand la qualité de ses troupes commença de diminuer, fit parfois, comme les Allemands aujourd'hui, emploi de colonnes massives. Mais ce ne fut jamais chez lui qu'un expédient. Au contraire, il fut un homme de guerre qui semble avoir considéré cette formation comme la base de la tactique: un Russe, le rude et si longtemps heureux Souvarof. Au cours de la campagne de 1799, contre les troupes françaises d'Italie et de Suisse, ses alliés autrichiens, qui ne l'aimaient point, avaient résumé dans cette seule phrase toute la doctrine militaire du terrible vainqueur d'Ismailof et de Praga: « Formez trois colonnes massives: la première sera détruite, la seconde se fera tuer, la troisième passera ».

Pour les pédants qui croyaient avoir codifié le génie de Frédéric II, cette méthode brutale paraissait rudimentaire. Il y avait du vrai dans cette manière de voir, bien que le vieux Souvarof, homme de talent instinctif, eût d'autres tours dans son sac, ainsi qu'on peut le voir dans la Collection de ses lettres et de ses écrits, publiée par Serge Glinka, à Moscou, au début du dix-neuvième siècle. Mais il n'en est pas moins vrai qu'elle lui réussit longtemps: contre les Turcs et les Polonais d'abord, puis en Italie contre Macdonald et Joubert, qui n'étaient pourtant pas les premiers venus.

Mais elle échoua contre les Français en Suisse, d'abord parce que Masséna était Masséna, ensuite parce que cette formation, pratique en pays de plaine, semble avoir de très gros inconvénients sur un sol accidenté; et c'est un sol très accidenté que celui de la région de Verdun.

Pierre Mille

Sous les lambris dorés du ministère des Travaux publics, où son ami, M. Marcel Sembat, lui donne asile, M. Jules Guesde affecte de conserver les allures de doctrinaire intransigeant que ses disciples lui ont toujours connues.

L'autre jour, M. Bedouce, qui venait le voir, s'extasiait sur la magnificence des salons tendus de tapisseries rares et garnis de meubles anciens qu'il avait dû traverser pour arriver jusqu'à son cabinet.

— Peste, lui disait le député de Toulouse, vous êtes bien logé ici!

D'un regard courroucé, le ministre d'Etat foudroya son collègue. Et, relevant la tête, d'un geste qu'il affectionne et qui agite la barbe et la chevelure, que les habitués des grands meetings socialistes connaissent bien:

— Qu'importe, siffla-t-il! Je passe là-dedans comme dans un tunnel!

Le tango est mort. Et le tango ne ressuscitera plus.

On se rappelle pourtant sa vogue.

De Biarritz à Dinard et de Nice à Deauville, les palaces, les hôtels, et même les auberges, inscrivaient sur leur enseigne: « Salle de tango », plutôt que « Salle de bains ».

A Paris, il n'était pas une rue où ne se créât un thé-tango, sur ces mêmes endroits où furent organisés tant de skating-rinks. Il y en avait pour tous les mondes.

Eh bien, Paris et ces salles reviennent à leurs premières amours.

Puisque le tango est honni,

Danse
De notre décadence.

Vive le skating! C'est le même parquet qui sert, et les mêmes pieds aussi: on n'a qu'à y ajouter des roulettes.

Mais un étonnement saisit le nouvel arrivant. Que d'hommes! Que de jeunes gens dans ces skatings! Ceux-là qui, le rouge aux joues, les patins au calcaneum, roulent six et huit heures de suite et recommencent le lendemain, ne feraient-ils pas d'excellents fantassins?

Nous ne nous sommes jamais montrés très sévères, mais le serait-on trop pour ces gaillards qui n'emploient même pas leur énergie, puisqu'ils sont exemptés, à la « reprise des affaires », ou, s'ils n'en ont pas, dans les ambulances?

Nos amis russes ont de l'esprit dans la somptuosité, ou de la somptuosité dans l'esprit, comme on voudra...

Un jour de cette semaine, grand remue-ménage dans une petite ville du gouvernement de Perm.

Arrivée des autorités, achat d'une maison isolée aussitôt meublée, puis envahie par une domesticité exclusivement féminine.

La population, intriguée, questionne les autorités, qui restent muettes.

Bientôt arrivent des soldats, des gardes, des policiers.

S. M. l'Impératrice allait-elle honorer la ville de sa présence?

Ou quelque autre souveraine?

Non.

On attendait là Marie Vassiltchikow.

Marie Vassiltchikow est la fiancée de cet ambassadeur d'Autriche qui fut chargé par son pays de négocier avec la Russie sur une paix séparée.

L'ambassadeur dut s'en retourner — bredouille — dans son pays. Mais il laissa en Russie sa fiancée qui comptait y voyager.

Le gouvernement russe laisse toute liberté à la dangereuse voyageuse, mais précautionneux et galant à la fois, il l'entoure de prévenances serrées.

Et chaque fois que Marie Vassiltchikow se déplace, c'est la même cérémonie.

A la cour de Saint-Petersbourg, on ne la désigne que sous l'appellation de « Reine d'Autriche »...

Les Américains, qui s'enrichissent tous les jours, ont voulu se payer un luxe, le plus grand de tous peut-être: supprimer l'affreux tapage de leurs populeuses cités, vivre dans des villes à peu près silencieuses. Aucune de leurs tentatives ne fut plus audacieuse, aussi n'en sont-ils qu'à la période des essais.

Baltimore a nommé un policeman chargé de la police des bruits inutiles et nuisibles dont voici la liste certainement incomplète: coqs et poules, chiens et chats, colporteurs, écoliers, nègres qui se querellent, nègres qui charrient, laitiers au petit jour, pianos mécaniques, pianos non mécaniques, graphophones, patins à roulettes, cloches des tramways, tramways prenant un virage, crieurs de journaux.

Il y en a d'autres, mais le policeman anti-vacarme court d'abord au plus urgent. Son zèle s'exerce surtout dans les environs des hôpitaux, afin de créer autour des malades une zone de bienfaisant silence.

Toujours est-il que certains quartiers de Baltimore sont presque silencieux, et les autres villes de l'Union pensent à instituer une pareille police dans les rues.

Il y a des collectionneurs de coquilles, mais ils ont le tort de les chercher seulement dans les journaux ou dans les livres. Il y a de jolies découvertes à faire ailleurs.

Ainsi, jeudi dernier, un industriel de Caen recevait un ruban de couronne mortuaire pour y graver ces mots: « Repose en paix... Au revoir... »

Deux heures plus tard, son client lui télégraphiait: « Prière d'ajouter: « Au ciel », s'il y a encore de la place. »

L'imprimeur donna des ordres et le vendredi, jour de l'enterrement, lorsque la couronne fut déposée au domicile du décédé, sur son ruban déployé, les assistants purent lire: « Repose en paix... Au revoir, au ciel, s'il y a encore de la place. »

Le Veilleur.

Méditations d'un optimiste

SUR LES GÉNÉRAUX ET LES POTACHES

Un certain nombre de Français ont affecté de croire, pendant longtemps, que les Allemands étaient tous nécessairement soit des sortes de « professeur Knatschke » ; soit de pauvres bougres qui, à la vue d'un uniforme ennemi, levaient les bras au ciel en criant : « Kamerad ! »

Cette conception simpliste fit bientôt place à une autre, qui consistait à imaginer que les Allemands avaient, seuls dans le monde, « le secret de l'organisation ». Des gens sérieux nous soutinrent docilement que toute conception venue de Berlin était nécessairement supérieure. Et le suprême argument d'hommes sages devint :

— Les Allemands le font !

Nous sera-t-il permis de prétendre que cette seconde interprétation n'est pas moins simpliste que la première ? La vie est, à la vérité, un peu plus complexe. La force des Allemands fut peut-être moins d'avoir une Organisation que d'avoir des organisations.

Gambetta disait jadis :

« Il n'y a pas une question sociale, il y a des questions sociales. »

Et du coup il passa pour avoir inventé l'opportunisme.

De même on s'apercevra peut-être un jour que la puissance de l'Allemagne ne tenait pas à ce qu'elle avait une Méthode, mais bien plutôt à ce qu'elle avait des institutions. Je sais bien que si nous nous y sommes trompés nous avions cette excuse que, sans doute, les Allemands s'y sont trompés eux-mêmes. Ils ont pris, à leur tour, une longue patience pour du génie.

Le malheur des gens qui ont fait une grande découverte est de vouloir tout expliquer par elle. Nul ne veut se contenter d'avoir trouvé un remède, et chacun prétend en faire une panacée. Depuis qu'Oswald a tenté de persuader à l'univers que la méthode était une invention germanique, les Germains n'ont de cesse qu'ils n'aient tout organisé.

Du coup, les généraux ne se contentent plus de commander les armées, ils prétendent, par surcroît, régenter toutes les formes d'activité.

Témoin cette réglementation qu'ils viennent d'imposer aux enfants et aux adolescents.

Dorénavant — et par ordre de l'autorité militaire — les petits Allemands de dix-sept ans et au-dessous n'auront plus le droit d'acheter de tabac, ni de fumer en public. Ils ne devront entrer dans un café qu'accompagnés, encore n'auront-ils pas le droit même d'y suivre leur maman, passé neuf heures du soir. Ils ne devront pas aller au cinématographe, à moins que l'on n'y donne des représentations didactiques. Ils ne devront pas lire de romans policiers, ni même de romans guerriers...

Evidemment, je ne conteste pas un instant que toutes ces précautions ne soient excellentes. Le tabac est malsain pour les enfants, l'alcool également, et peut-être aussi la littérature policière, qu'elle soit d'ailleurs imprimée ou projetée sur l'écran. Nous devons nous réjouir à la pensée que les généraux ne tiennent pas à former de nouvelles générations belliqueuses.

Pourtant, me sera-t-il permis de dire que ces mesures relevaient plutôt des pédagogues que des militaires ? Cet excès d'organisation me paraît une grave atteinte à cette définition de toute organisation qui se formule ainsi :

— A chacun son métier : l'armée au général, la classe au magister.

Le principe de l'autorité ne réside pas, comme tant d'hommes ont tendance à le croire, dans les hommes eux-mêmes : il réside dans la société, qui leur délègue une partie de ses droits. Un caporal est puissant dans son escouade, mais il aurait tort de se prendre pour une des forces de l'univers.

Un pays est organisé quand chaque homme et chaque chose sont à leur place. Quand le même homme prétend régenter toutes les choses et tous les autres hommes, ce n'est plus que de la tyrannie, c'est-à-dire peu de chose.

— J'appelle despotisme, aurait pu dire Jean-Jacques, un Etat où les généraux gouvernent les potaches.

Candida.

Le général Galliéni

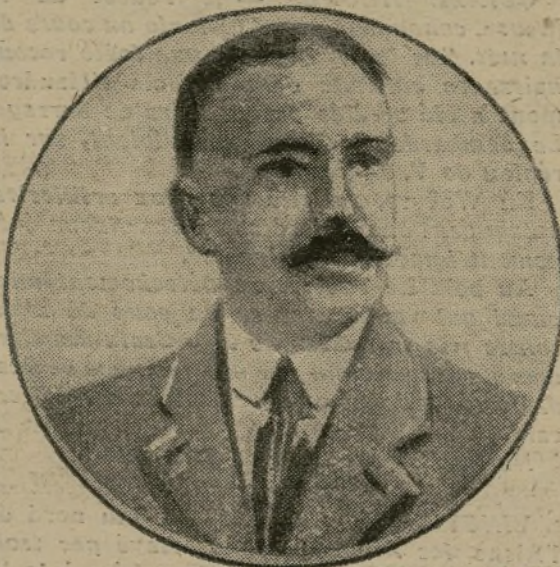
n'assistait pas hier

au Conseil des ministres

Le Conseil des ministres, réuni ce matin à l'Elysée, sous la présidence de M. Poincaré, s'est entretenu de la situation diplomatique et militaire.

Le général Galliéni, indisposé, n'assistait pas au Conseil.

M. ANDRÉ THOME
député progressiste de Rambouillet
est tombé devant Verdun



(Phot. Pierre Petit.)

M. ANDRÉ THOME (Voir page 4.)

Nouveaux crédits de guerre en Roumanie

LONDRES. — On télégraphie de Bucarest au Daily Express que le Parlement roumain a voté un crédit de 400 millions de francs pour le ministère de la Guerre.

LA BATAILLE DEVANT VERDUN

LES ALLEMANDS REPRENENT L'OFFENSIVE

Une violente attaque contre le Mort-Homme est repoussée



(D'après El Liberal, de Madrid.)

— Général, faites tirer sur ces hommes qui n'avancent pas...

— Impossible d'exécuter cet ordre, sire... Ils sont déjà morts !

(On sait qu'à certains endroits, les cadavres allemands étaient tellement pressés les uns contre les autres qu'ils restaient debout.)

Dans la journée de lundi, des rassemblements ennemis ont été pris sous le feu de notre artillerie, entre Forges et le bois des Corbeaux. La nuit suivante, une forte reconnaissance a été arrêtée par nos tirs de barrage dans le bois d'Haudromont, entre Douaumont et la côte du Poivre. Hier enfin une violente attaque a été prononcée contre le Mort-Homme et repoussée dans son ensemble, avec des pertes sérieuses. L'accalmie est terminée. C'est la plus longue qui soit survenue depuis le début de la bataille.

Si notre commandement n'a pas, durant ces soixante-douze heures de répit, cédé à la tentation d'attaquer à son tour, il a eu ses raisons pour cela. L'une, c'est que l'offensive devient de plus en plus ruineuse pour l'ennemi, et que ce serait jouer son jeu que de renverser les rôles. L'autre, c'est que nous devons garder intact

tes le plus de forces possible, non seulement pour le développement futur de la bataille de Verdun, mais pour les opérations ultérieures.

Il fallait en effet la crédulité ser ille de l'Allemand pour s'imaginer que cette bataille, à elle seule, pouvait terminer la guerre. Même au cas où les folles espérances de l'empereur Guillaume, de son fils et de son peuple se seraient accomplies, où Verdun eût succombé, comme Liège et Anvers, à la puissance des canons, nous en étions quittes pour reformer nos lignes sur la rive gauche de la Meuse. Le passage de la rivière eût été une opération délicate, mais on pouvait compter sur les précautions prises et le dévouement de nos arrière-gardes pour exécuter cette retraite sans dommage. Après quoi la guerre de positions eût repris jusqu'au jour où il nous aurait convenu de passer à

notre tour à l'offensive. Mais les Allemands auraient fait à leur succès local une publicité considérable, dans l'espoir d'influencer les neutres.

Les événements ont suivi un cours tout contraire à leur attente. Après trois semaines de sacrifices sanglants, l'ennemi reste arrêté de toutes parts devant nos positions principales. Ce n'est pas la force de son attaque, c'est la ténacité de notre résistance, l'habileté de notre tactique, l'héroïsme de nos soldats, qui font l'admiration du monde. Quel que soit désormais le sort de la bataille, et quand même, contre toute vraisemblance, il ne nous serait pas à la fin entièrement favorable, l'ennemi n'y aura rien gagné, puisqu'il ne peut désormais se flatter ni de rompre nos lignes, ni de détruire notre armée, et son prestige sera diminué par la disproportion de l'immense effort avec un résultat faible, nul ou négatif.

Nous aurons donc, de toute façon, obtenu un avantage. Mais cet avantage ne sera pas décisif, parce que l'Allemagne ne s'avouera vaincue qu'après une défaite écrasante. Pour parvenir à ce résultat, les puissances de l'Entente agiront de concert, selon leur dessein, et à leur heure. Ce ne sont pas les menaces ni les vantardises de l'Allemagne qui nous détermineront à anticiper sur l'exécution de nos projets ni à en modifier l'économie.

Jean Villars.

ÉPISODES GLORIEUX

Dans le parc d'un château près de la Meuse, un des régiments qui se sont le plus brillamment signalés au cours de la bataille de Verdun est rassemblée.

Sur le perron, face aux pelouses et aux bouquets d'arbres qui offrent au regard la perspective harmonieuse d'un jardin à la française, se sont rangés le drapeau et sa garde, le général de division, le général de brigade et leurs états-majors. Devant eux va défiler, musique en tête, le régiment, reformé momentanément à deux bataillons au lieu de trois.

Quand c'est le tour de la compagnie qui doit rendre les honneurs au drapeau, le colonel de B... arrête d'un geste la musique et le mouvement de la troupe, et s'adressant à ses hommes leur dit ces simples mots :

— Regardez bien en face le drapeau en portant vos armes. Vous en avez le droit. Vous avez bien mérité du pays !

Ils ont bien mérité du pays, en effet, ces hommes qui, dans la soirée du 24 février, après deux jours de marche, se rangèrent en avant du village de Douaumont pour barrer la route à l'ennemi lancé depuis quatre jours à l'assaut de Verdun. Ils attendirent sous le bombardement toute une nuit glaciale, sans abri, sans couverture. Le lendemain 25, le bombardement reprit plus violent. Et vers trois heures de l'après-midi, ils virent venir, par cinq ou six vagues successives, l'attaque allemande que précédait un mur mouvant de mitraille, l'artillerie ennemie allongeant son tir à mesure que l'infanterie avançait. Quand la première vague vint se heurter au village qu'elle pensait trouver vide, elle fut accueillie par un feu terrible. Malgré les pertes subies, malgré les rafales d'obus, nos hommes, tranquilles, guettaient comme des chasseurs à l'affût. C'étaient les hommes du Bois Brûlé et du Bois d'Ailly que nul bombardement ne saurait plus émouvoir. Les premiers assaillants hésitèrent, un remous les rejeta sur ceux qui suivaient, et, pêle-mêle, en désordre, l'ennemi se replia, gagna les couverts, laissant de nombreux cadavres sur le terrain.

A gauche, le second régiment de la brigade livrait un combat plus rude encore. Le colonel T... blessé au ventre, se relevait sur les coudes pour crier à ses hommes : « En avant ! » A terre, il continuait de les exalter et de les diriger, et il avait la joie d'être dépassé par eux, de les voir repousser l'infanterie allemande.

Et la nuit, la seconde nuit descendit sur les deux régiments à leur poste. Nuit plus pénible que la première, car la neige tombait. Il fallut bivouaquer sans feu; les vivres emportés s'épuisaient. Et le bombardement ne cessait pas, écrasant les maisons, écrasant le sol. Dans les ténèbres, des ombres pourtant se glissaient, apportant des munitions et parfois même de la soupe ou du café.

Le lendemain 26, nouvelle attaque pareillement préparée par l'artillerie et plus violente encore que celle de la veille. « Je tiendrai jusqu'au bout ! », a déclaré le colonel de B... Un fléchissement se produisit sur la droite occupée par un bataillon de tirailleurs marocains que le bruit les 305 a surpris. Le capitaine de réserve F..., adjoint au colonel de B..., qui est en temps de paix colon au Maroc, se précipite vers eux, les harangue en arabe, les ramène au feu; ils foncent baïonnette en avant d'un tel élan que l'ennemi s'enfuit.

Le village de Douaumont est déblayé, la relève peut se faire sans être inquiétée. Et les deux régiments peuvent quitter tranquillement la ligne qu'ils ont maintenue et la laisser à la garde de la brigade qui les remplace et qui, à son tour, contiendra l'ennemi.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Mardi 14 Mars (590^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — A l'ouest de la Meuse, canonnade assez violente au cours de la nuit. Sur la rive droite, une forte reconnaissance ennemie dans le bois d'Haudromont a été arrêtée par nos tirs de barrage. Le bombardement continue, violent, sur la région de Vaux-Damloup.

En Woëvre, activité des deux artilleries, notamment dans le secteur d'Eix. Aucun événement important à signaler.

Au bois Le Prêtre, un détachement allemand qui voulait tenter un coup de main contre nos tranchées de la « Croix-des-Carmes » a été accueilli par une fusillade et s'est dispersé, laissant quelques morts sur le terrain.

Nuit calme sur le reste du front.

VINGT-TROIS HEURES. — Au nord de l'Aisne, les Allemands ont essayé par trois fois de pénétrer dans nos tranchées à la lisière nord-ouest du bois des Buttes. Aucune de ces tentatives n'a pu aboutir.

En Argonne, notre artillerie a exécuté des tirs efficaces dans le secteur du Four-de-Paris, où un dépôt de munitions a explosé, ainsi que sur les voies ferrées, routes et organisations ennemies de la région Montfaucon-Avocourt.

A l'ouest de la Meuse, le bombardement à obus de gros calibre a redoublé de violence sur nos positions de Béthincourt à Cunières. Dans l'après-midi, les Allemands ont déclenché une très forte attaque sur ce secteur. Repoussés sur l'ensemble du front avec des pertes sérieuses, ils ont pris pied seulement en deux points de nos tranchées, entre Béthincourt et le Mort-Homme.

A l'est de la Meuse et en Woëvre, l'artillerie a été très active de part et d'autre au cours de la journée. Pas d'action d'infanterie.

Au nord de Saint-Mihiel, nos batteries ont bombardé d'importants baraquements ennemis dans le bois d'Heudicourt et provoqué un grand incendie dans la gare et les entrepôts de Lamarche-en-Woëvre.

En Lorraine, nous avons canonné une colonne ennemie au nord-est de Delme.

Dans les Vosges, grande activité des deux artilleries dans le secteur de la Chapelotte et dans la vallée de la Thur. Des coups de main sur les tranchées ennemies de Stosswehr et de Carspach nous ont permis de faire une soixantaine de prisonniers et de prendre un matériel assez important sans aucune perte de notre part.

LA GUERRE AERIENNE

Six avions du premier groupe de bombardement et cinq avions bi-moteurs ont lancé quarante-deux obus de gros calibre sur la gare de Briulles.

De très nombreux combats aériens ont été livrés aujourd'hui dans la région de Verdun. Trois avions allemands ont été vus nettement abattus par les nôtres dans les lignes allemandes.

Un de nos avions, attaqué par quatre appareils ennemis à l'est de Lure, a engagé le combat et a réussi à abattre un de ses adversaires, qui est tombé dans la région de Cernay. L'avion français est rentré indemne dans nos lignes.

VON TIRPITZ EST MALADE

AMSTERDAM. — On mande de Berlin que l'amiral von Tirpitz, étant malade depuis quelques jours, l'officier le plus ancien expédie les affaires du ministère de la Marine.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'Excelsior.

Un député mort au champ d'honneur

On a annoncé hier la mort de M. André Thome, député progressiste de Rambouillet, sous-lieutenant affecté à l'état-major d'une brigade d'infanterie, mortellement blessé le 10 mars sur le terrain des opérations au nord de Verdun et décédé dans la soirée, après avoir reçu la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

En portant la nouvelle à la connaissance de ses collègues, M. Deschanel, président de la Chambre, s'est exprimé ainsi :

Notre jeune collègue, allié à la famille Carnot, avait, dès le commencement de la guerre, porté aux armées le reflet de ce grand nom.

Vous vous souvenez qu'après la première attaque des Allemands sur Verdun, il revint pendant quelques heures au milieu de nous, tout chaud encore des combats auxquels, depuis un an et demi, il avait donné sa jeunesse. Il nous conta la formidable mêlée, ce déluge de fer et de feu tel que cette guerre, ni aucune autre guerre, n'en avaient jamais vu, humiliation suprême de la raison, et comment nos troupes, sous le commandement de chefs résolus, arrêtaient l'assaut furieux des colonnes ennemies par des prodiges d'héroïsme qui dépassent en splendeur les exploits les plus magnifiques. En nous faisant ce récit, il respirait la foi tranquille, et ses regards lançaient les éclairs de cette vaillance qui, là-bas, anime tous les cœurs.

Mais il brûlait d'affronter les périls qu'il avait recherchés avec persévérance et de rejoindre ceux dont il allait redoubler la bravoure. Il est tombé à leur tête.

Les députés ont écouté debout l'éloge funèbre de leur collègue.

M. André Thome, qui était âgé de trente-six ans, étant né à Paris le 24 octobre 1879, était entré à la Chambre aux élections du 6 avril 1914, élu par 8.545 voix contre 7.067 à M. Vian, radical unifié sortant. Il était le neveu de M. Edmond Chiris, l'ancien sénateur des Alpes-Maritimes, et le cousin germain de MM. François et Ernest Carnot, fils de l'ancien président de la République. Il est le sixième député tué à l'ennemi.

Les cinq autres sont :

M. Pierre Goujon, député de l'Ain (gauche démocratique);
M. Nortier, député de la Seine (progressiste);
M. Paul Proust, député de la Savoie (libéral);
M. Georges Chaigne, député de la Gironde (républicain de gauche);
M. Frédéric Chevillon, député des Bouches-du-Rhône (gauche radicale).

Les Turcs en ont assez mais les Allemands restent leurs maîtres

Les Turcs supportent impatiemment les Allemands, c'est entendu; mais nos ennemis sont toujours les seuls maîtres à Constantinople. Si quelques mines ont été draguées dans les Détroits, c'est pour ouvrir le passage à des sous-marins, cinq gros bâtiments de 1.000 tonnes, dit-on, que l'on croit destinés à la mer Noire — et non pour ouvrir la voie aux vaisseaux des Alliés.

La population se plaint de la vie chère; il est bien possible, comme l'indique une dépêche d'Athènes, qu'elle ait pillé à Andrinople un convoi de vivres acheté et payé par l'Allemagne. Mais l'Entente aurait le plus grand tort de compter sur un mouvement insurrectionnel de quelque ampleur; il n'y a personne pour diriger une révolution; toute la police est aux mains des Austro-Allemands, dont les troupes remplacent peu à peu les Turcs dans leur propre capitale.

Une avance russe sur Constantinople ou un revers allemand important sur le front d'occident détermineraient seuls un revirement, car alors les puissances centrales abandonneraient certainement la Turquie à son sort.

Les Bulgares paraissent flirter ces embarras de leur voisin ottoman; on attribue à la crainte d'une invasion de leur part (ils sont coutumiers du fait à l'égard de leurs alliés), la résolution turque de ne pas envoyer en Asie des troupes retirées de la Thrace; cependant, la marche russe, appuyée sur Erzeroum et Kermanschah, ne s'arrête pas; si elle est bien conduite, prudemment, en liaison avec les Anglais de la Basse-Mésopotamie, Bagdad sera fort compromis.

FARINE

LACTÉE

NESTLÉ

La Boîte
1'95

Se trouve
CHEZ
Pharmaciens
Herboristes
Épiciers.

Le MEILLEUR
ALIMENT
des
ENFANTS

• DERNIÈRE HEURE •

AUTOUR DE LA BATAILLE

Comment la presse allemande
essaye de rattraper ses mensonges

GENÈVE. — L'Allemagne cherche par tous les moyens à accréditer auprès des neutres sa version selon laquelle le fort de Vaux a été perdu et ensuite repris par les Français.

La *National Zeitung* de Bâle « apprend » de source allemande que les troupes allemandes ayant réussi à pénétrer dans le fort furent prises en enfilade par les Français. Les réserves allemandes ne purent avancer, tandis que les réserves françaises arrivèrent plus vite que les Allemands n'avaient compté.

Les attaques françaises furent brillamment exécutées.

En " formation de mort "

Les pertes allemandes, quoi qu'en dise la presse ennemie, n'ont été nullement exagérées. Elles furent, au contraire, en tous points terribles, les témoignages les plus formels s'accordent à le prouver. « Les troupes du kaiser attaquèrent » raconte un témoin « en formation de mort ». Et le même soldat explique sa tragique définition : « les rangs allemands étaient si serrés qu'au cours d'un assaut, j'ai vu toute une brigade mener l'attaque contre une de nos tranchées, longue à peine de 275 mètres. En un quart d'heure, de cette brigade, grâce à nos mitrailleuses et à nos 75, il ne restait à peu près rien. »

A ces déclarations de combattant, le *Daily Mail* ajoute des précisions techniques :

« La férocité des derniers combats » estime ce journal « a brisé l'organisation de l'armée du kaiser opérant devant Verdun; des brigades entières ont pour ainsi dire cessé d'exister. La 7^e et la 22^e divisions qui multiplièrent leurs assauts sur Béthincourt et sur la côte de l'Oie souffrirent cruellement. Il est fort possible que ces deux divisions, comme la 11^e division de réserve aient dû être remplacées. Dans les combats de Vaux et de Douaumont, le 3^e corps d'armée allemand a été à ce point massacré que les survivants ont été envoyés à l'arrière. Le 18^e corps et l'une des divisions bavaroises ont perdu des bataillons presque complets. »

L'impression à Berlin

Un journaliste hongrois, qui vit à Berlin, donne une étonnante description de l'état d'esprit allemand pendant l'effort de Verdun :

« On a l'impression — écrit-il — que la vie journalistique est partout arrêtée et que les Allemands attendent en silence de grands événements. Ils se promènent dans les rues comme des somnambules et ne veulent penser ni parler d'autre chose que de Verdun. Je les ai vus déprimés, je les ai vus remontés, mais jamais ils ne m'étaient apparus tels qu'aujourd'hui. »

« Qu'ils soient dans les cafés ou dans les rues, dans les trains ou chez eux, ils semblent tous plongés dans une pensée obsédante. Ils sont aussi préoccupés de la bataille que doivent l'être les généraux devant Verdun et ils s'intéressent à sa chute comme si leurs existences en dépendaient. »

En France, la classe 1916

n'a pas encore donné

On a annoncé que dans un certain nombre de régiments allemands devant Verdun la proportion des hommes de la classe 1916 atteignait un tiers de l'effectif total.

En France, la classe 1916 n'a encore donné nulle part.

Tout l'effort de la Turquie sera dirigé contre la Russie

ATHÈNES. — Des informations officielles de Constantinople annoncent qu'en vue du danger de l'avance russe, le gouvernement a décidé de concentrer toutes les forces disponibles de l'empire contre la Russie; ainsi, la plupart des troupes de Thrace, de Smyrne, de la côte de la mer de Mar-maras et d'Asie-Mineure seront envoyées à Angora.

On dit que les expéditions d'Égypte et de Mésopotamie ont été complètement abandonnées.

Communiqué belge

Actions d'artillerie réciproques assez intenses en divers points de nos lignes, notamment vers Dixmude et Steenstraete.

L'alliance du Portugal avec l'Angleterre est plus étroite que jamais

LONDRES. — A la Chambre des communes, sir Edward Grey, ministre des Affaires étrangères, lit au nom de M. Asquith, premier ministre, malade, la déclaration suivante sur l'entrée du Portugal dans la guerre :

« La cause immédiate de la déclaration de guerre par l'Allemagne contre notre plus ancien allié a été la décision du gouvernement portugais de réquisitionner tous les bâtiments allemands réfugiés dans les ports portugais de la métropole et des colonies. »

« L'action du Portugal aurait été complètement justifiée, même sans considérer l'alliance anglo-portugaise, en se plaçant au point de vue purement neutre. Cependant, comme la cause du conflit actuel a été le manque de tonnage, il est clair qu'il était de l'intérêt et du devoir du gouvernement portugais de faire usage de tous les bâtiments disponibles dans ses ports. »

« C'est aussi notre point de vue, d'autant que les bâtiments allemands se trouvaient immobilisés depuis plus de dix-huit mois et tombaient, par conséquent, sous les coups du principe qui permet à n'importe quel Etat de réquisitionner les biens particuliers en cas d'urgence, droit incontesté jusqu'ici en tout pays. »

« En outre, le Portugal n'était pas neutre au sens étroit de ce mot. Dès le début de la guerre, le gouvernement portugais nous avait fait savoir qu'il resterait fidèle à sa vieille alliée, ce qu'il a fait. (Applaudissements.) »

« Le Portugal avait promis une compensation pour la réquisition, mais le gouvernement allemand a jugé bon de précipiter les événements par une demande péremptoire d'explications, suivie de peu par une déclaration de guerre, ce qui, naturellement, a modifié entièrement cette question de compensation. (Applaudissements.) »

« L'Allemagne, en octobre et en décembre 1914, avait, d'ailleurs, violé l'intégrité du territoire portugais dans l'Angola et dans l'Est Africain. »

« Le Portugal peut rester assuré que la Grande-Bretagne et ses alliés lui prêteront toute l'assistance dont il pourrait avoir besoin et que s'étant vu contraint de se ranger aux côtés des Alliés il sera accueilli comme un vaillant lieutenant dans la défense de la grande cause pour laquelle la guerre actuelle se poursuit. »

L'Angleterre veut réduire au minimum le nombre des exemptés

A la Chambre des Communes, M. Tennant, sous-secrétaire d'Etat à la Guerre, déclare que le gouvernement va prendre des mesures énergiques dans la révision des travaux réservés aux hommes exemptés du service militaire, afin de réduire au minimum le nombre des célibataires ayant l'âge militaire et qui travaillent aux munitions ou aux industries nationales.

D'autre part, le ministère de la Guerre a publié hier soir les nouvelles dispositions relatives aux exemptés.

En août 1915, au moment de la constitution du registre national, un certain nombre de services jugés indispensables au fonctionnement de la vie du pays, tels que chemins de fer, mines, marine marchande, usines de guerre, maisons d'exportation, furent autorisés à conserver leurs employés et ouvriers. On appela ces exemptés les « starred men » parce que leurs emplois étaient marqués d'une astérisque sur le registre. La liste de ces exemptés va être soumise à une révision, sauf pour le cas des employés de chemin de fer et les ouvriers des mines. Les célibataires, âgés de moins de trente ans et, dans certains cas, de moins de quarante et un ans, ne pourront plus bénéficier de ces exemptions. Les autres devront établir qu'ils occupaient leur emploi actuel le 15 août 1915, date de la constitution du registre national.

En outre, certaines branches de commerce, telles que le commerce des tabacs, de la soie, etc., seront rayées du nombre des professions donnant droit à l'exemption.

Pas d'emprunt sous forme de valeurs à lots

LONDRES. — Au cours de la séance de la Chambre des communes, M. Mac Kenna, chancelier de l'échiquier, a déclaré que le gouvernement était décidé à ne pas émettre d'emprunt sous forme de valeurs à lots.

LA PERTE DE LA « PROVENCE-II »

Les rapports officiels signalent d'admirables traits d'héroïsme

TOULON. — Les rapports consignant les dépôts des officiers et matelots survivants de la *Provence-II* ont été envoyés à Paris. Ils enregistrent tous les actes d'héroïsme qui se produisirent après l'attaque de la torpille allemande, et notamment ceux des officiers mécaniciens principaux Levavasseur et Rengnet.

Levavasseur était déjà chef mécanicien de la *Provence* quand ce navire faisait la ligne du Havre à New-York. Au début de la guerre, la *Provence* étant transformée en croiseur auxiliaire, Levavasseur fut maintenu dans ses fonctions avec le grade de mécanicien principal de première classe.

Quand l'explosion se produisit, il descendit pour faire stopper les machines et s'apercevant que l'eau envahissait par tribord arrière, il invita le mécanicien principal de deuxième classe Rengnet à aller fermer la commande hydraulique. L'eau atteignait déjà 1 mètre 30 de hauteur sur le parquet. Rengnet affronta l'inondation qui pouvait l'emporter et s'employa à accomplir jusqu'au bout les instructions de son chef.

Levavasseur, recevant alors l'ordre de faire évacuer les fonds, fit remonter tout le personnel réuni dans les machines. Son rôle étant terminé, il aurait pu se sauver. Il préféra aller se placer auprès du commandant du navire pour disparaître avec lui.

Les rapports établissent aussi que le premier télégraphiste Pian et le second maître télégraphiste Le Huby s'obstinèrent jusqu'à la dernière seconde à faire marcher la télégraphie sans fil et n'acceptèrent pas de se laisser évacuer.

Le lieutenant de vaisseau Besson, second du bâtiment, refusa aussi une place qu'on lui offrait dans une embarcation : « Sauvez-vous, dit-il aux hommes, moi j'ai le temps. » On ne le revit plus. Sur 420 hommes de l'équipage de la *Provence*, 280 ont été sauvés.

Un procès de haute trahison à Sofia

MILAN. — On mande de Bucarest, 11 au soir, au *Secolo* :

La presse de Sofia publie l'acte d'accusation dressé contre six membres du parti Danef, poursuivis pour avoir exercé l'espionnage en faveur de la Russie.

Les accusés sont : le bourgmestre de Sofia, M. Zellingotof, lieutenant-colonel dans la réserve; le docteur Spissrevski, qui accompagna M. Danef à Londres, lors des tractations balkaniques; M. Silianof, grand négociant de Sofia; M. Tsvetkov et deux officiers de la marine marchande. Ils auraient reçu la mission de se procurer les plans de fortifications et de la position des batteries turques et bulgares le long de la mer Noire. MM. Spissrevski et Silianof se seraient rendus pour cet objet à Constantinople, où ils auraient aussi organisé un bureau d'espionnage.

Le procès commencera le 15 mars. Les accusés seront défendus par M. Danef et par deux de ses anciens collègues dans son ministère, les députés Loudscanof et Abrahaf.

L'espionnage en Suisse

ZURICH. — Le tribunal territorial, siégeant à huis clos, a condamné les nommés Koerschner, de Strasbourg, et Auguste Boni, de Venise, pour espionnage sur le territoire suisse en faveur d'une puissance étrangère, le premier à quatre mois de prison, 1.000 francs d'amende et 10 ans de bannissement; le second à trois mois de prison, mille francs d'amende et au bannissement à vie.

Perquisitions dans une banque

M. Benezech, commissaire aux délégations judiciaires, agissant en vertu d'un mandat de M. Bourguet, s'est rendu, hier soir, 5, rue Mogador, à la Banque de la Nation, qui avait été fondée récemment par Mary-Raynaud, dit Baron de Roquellan, qui avait constitué un syndicat pour l'achat d'actions de la Banque de France et qui promettait à ses adhérents des intérêts illusoires.

Une perquisition a été opérée et une saisie importante a été faite.

Mary-Raynaud a été laissé en liberté provisoire.

LA RÉPRESSION DES TRIBUS RÉBELLES EN EGYPTE



OFFICIERS ANGLAIS A DOS DE CHAMEAUX
CONVOI D'ARTILLERIE AUSTRALIENNE



BÉDOUINS FAITS PRISONNIERS PENDANT UN COMBAT



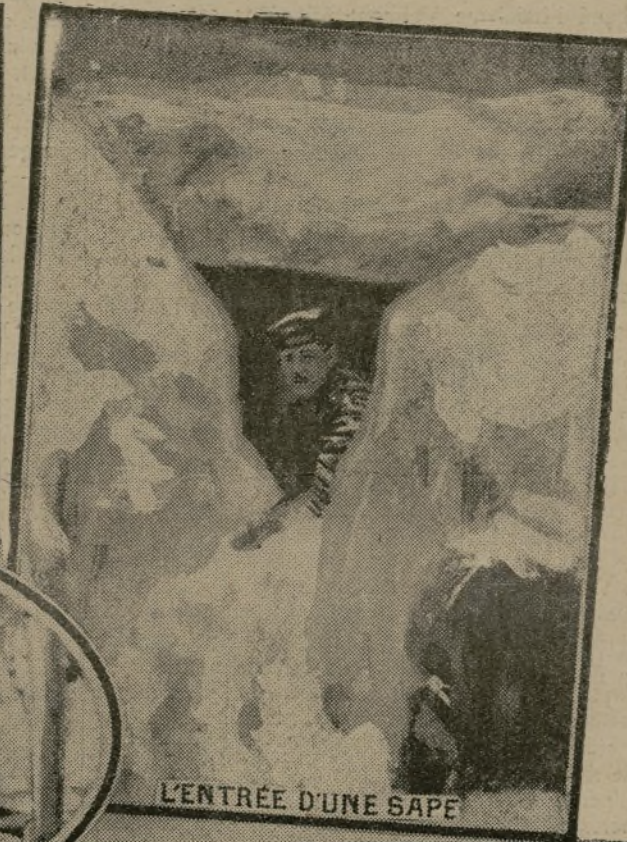
ARRIVÉE D'UN CONVOI DE CHAMEAUX DESTINÉS AUX TROUPES BRITANNIQUES

Les troupes britanniques poursuivent avec succès leurs opérations contre les Turcs et contre les tribus bédouines qui ont
Hé partie avec l'ennemi, à l'heure même où cet ennemi essuie devant Verdun le plus retentissant et le plus cruel des échecs.

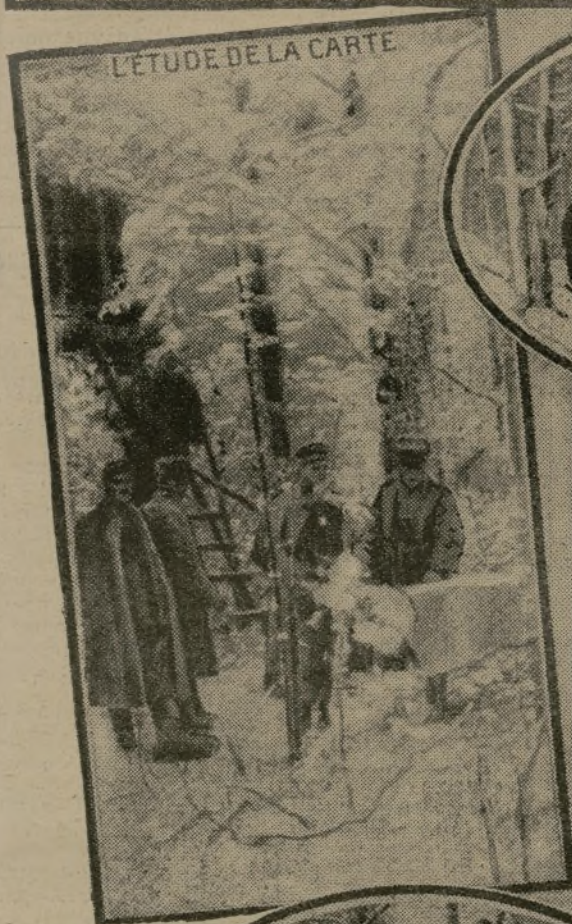
SUR LE FRONT POLONAIS. — LES ALLEMANDS DANS LA NEIGE



UNE CORVÉE DE BOIS



L'ENTRÉE D'UNE SAPE



L'ÉTUDE DE LA CARTE



OFFICIERS DEVANT LEUR ABRI



BRANCARDIERS ET LEURS CHIENS



TRAINEAUX UTILISÉS SUR LE FRONT



LA CONSTRUCTION D'UN BOYAU DANS LA NEIGE

Mors que les combattants du front occidental voient s'annoncer le printemps prochain et n'ont plus à souffrir des rigueurs hivernales, les Allemands, sur le front oriental, ont encore à compter avec la neige qui n'est pas sans contrarier leurs opérations.

LES CONTES D'EXCELSIOR

L'heure des Mères

Quand Madeleine Valmont prit dans ses bras le petit être au visage clos et ridé que lui tendait la garde, elle oublia ses grandes souffrances, son veuvage récent et son avenir désolé.

Emerveillée, elle le contempla ; puis, lentement, elle murmura, ses lèvres contre la bouche minuscule :

— Mon Georges, mon petit... mon petit à moi !

Et en cet instant, à ce petit, elle donna tout. Pour elle aussi c'était une naissance. Elle était devenue la mère.

Il grandit. Il devint un bel enfant bruyant et heureux ; point tendre, mais actif, ardent à vivre. Madeleine, qui eût aimé de longs tête-à-tête avec son chéri, n'osa point, craignant qu'il ne s'ennuyât. Elle entourait l'enfant de petits camarades. Tout le jour, tandis qu'elle travaillait dans l'ombre de la salle ou dans la clarté du jardin, elle entendait chanter son rire. Furtivement, elle venait parfois embrasser le cher visage, et son cœur battait comme un coupable : elle savait qu'il n'aimait point les caresses. Bien vite, en effet, il se dégageait, et, d'un petit air de maître : « Laisse-moi jouer, voyons. »

Alors, elle reprenait sa place à l'écart, soumise déjà, s'étonnant seulement que tout le bonheur de l'enfant ne fût pas dans la mère, puisque tout le bonheur de la mère était dans l'enfant.

Il eut douze ans. C'était l'âge des études graves. Madeleine dédaigna pour son fils les pensions de leur petite ville. Après de longs mois d'une lutte silencieuse, elle se résigna à envoyer Georges dans un grand lycée de Paris. Tendrement, elle prépara les mots qui annonçaient l'exil à l'enfant. De nouvelles études ! De nouveaux maîtres ! Paris ! Georges l'interrompit par un transport de joie. Alors, déçue secrètement, elle lui cacha ses larmes.

Des années passèrent. Madeleine vécut pour les sorties et les vacances. Le reste du temps, elle s'efforçait de dominer ses rancunes, de refouler ses jalousies contre ceux qui lui prenaient son fils : les amis, les maîtres, la science même ; car Georges avait apporté dans le travail toute la fougue de sa nature. Un espoir lui donnait la force d'endurer : un jour il reviendrait. On vivrait ensemble. Et, confiante, elle attendait son heure.

Il acheva ses études et fut nommé professeur dans sa ville natale. Madeleine crut alors que son rêve devenait vie. Quand elle retrouva Georges dans leur maison, si grand près d'elle menue et déjà fléchissante, elle se dit qu'elle possédait tout le bonheur de la terre.

Mais Georges, le jeune savant, au sourire maintenant si rare et si grave, avoua bientôt à sa mère qu'il aimait une jeune fille et qu'il voulait l'épouser. Elle s'appela Simone ; c'était une Parisienne brillante d'esprit et de visage.

Un jour, elle entra au bras de son mari dans la vieille maison. Et Madeleine comprit qu'elle avait vécu d'une chimère et que son rôle était fini. La mère doit disparaître quand arrive l'épouse ; et l'avenir, c'est l'avenir et la mère le passé ; et l'avenir a toujours raison du passé. A l'enfant, à l'adolescent, au jeune homme qui s'éloignent d'elle, Madeleine avait dit : « Plus tard », avec un courageux sourire. Elle savait maintenant que « plus tard » c'est « jamais ».

Cependant elle essaya de trouver sa joie dans leur bonheur. On l'invita quelquefois ; le plus souvent on l'oubliait, car Simone était exigeante et jalouse.

Lasse et déçue, Madeleine ne se plaignit point, elle ne les accusa pas. Mais, à force d'être délaissée, elle en vint au dédain d'elle-même. Et voyant sa tâche accomplie, son amour inutile, elle eut un grand désir de mourir.

Brusquement, un matin clair et chaud du mois d'août, la guerre éclata. Georges fut appelé dès les premiers jours. Il embrassa sa mère et donna à sa femme les meilleurs et les derniers baisers.

Et, chaque jour, ce fut l'attente. Pressé, Georges n'écrivait guère qu'à Simone. Madeleine se rendait chez sa belle-fille, qui lui lisait des passages. Elle écoutait, avide ; mais l'autre s'arrêtait net, parfois, gardant jalousement pour elle les mots de tendresse.

Un jour, il fut blessé.

On prévint Simone, qui, à la hâte, se prépara à partir. Madeleine supplia :

— Nous partons ensemble !

Mais Simone répondit, impitoyable, jalouse encore en cette minute :

— Non, à nous deux nous risquerions de le fatiguer. Je vous écrirai tout de suite. Et vous viendrez me rejoindre. D'ailleurs... c'est moi qu'il appelle.

Madeleine comprit et baissa la tête. D'ailleurs, elle avait si peur de faire du mal à Georges ! Et puis, elle savait si bien que, des deux, c'était Simone la plus désirée.

Et, de nouveau, elle attendit.

Deux jours après, une dépêche arriva :

« Venez. Georges vous attend. Blessures sans danger. — SIMONE. »

— Il m'attend... Est-il très mal ?

Et la joie et la crainte broyèrent successivement son cœur pendant le long voyage.

A la gare, elle aperçut sa belle-fille.

Quand elle vit ce visage mordu, défiguré par l'angoisse, elle cria :

— Il est mort !

L'autre fit signe que non. Puis elle dit très bas, tandis que des larmes s'échappaient de ses yeux :

— Mais il est si changé ! Il n'a plus de jambes...

Et sa figure !... Oh ! mère... Ce n'est plus Georges, j'ai peur de lui ; je n'ose pas, je n'ose pas retourner là-bas.

Et elle avoua à Madeleine qu'elle avait voulu s'enfuir quand elle avait aperçu le malheureux.

La mère courut à l'hôpital. On la fit pénétrer dans la salle où était son enfant.

Il reposait, la face aplatie, rongée et blanche dans les bandages. Et, à travers ce masque qui lui n'était plus une figure, des yeux brûlaient de douleur et de fièvre.

Tout de suite il aperçut sa mère. Il fixa son visage d'un regard obstiné, terrible, cherchant l'expression de dégoût et de peur qu'il découvrait sur les autres visages, qu'il avait lue sur son visage à Elle.

Mais Madeleine n'eut à maîtriser ni terreur, ni recul. Elle vit seulement l'angoisse de ses yeux.

Et les mots, les mêmes mots dont elle avait salué sa naissance lui montèrent aux lèvres :

— Mon Georges... mon petit à moi !

Il eut un grand cri. Cela ressemblait à un sanglot, mais on y sentait cependant le frémissement d'un espoir immense, l'espoir d'être recueilli et aimé.

Puis il dit, avec sa voix d'autrefois, une voix exigeante et plaintive d'enfant trop choyé qu'adoucissait toutefois une tendresse nouvelle :

— Maman !

Elle s'approcha, et sur les yeux qui se fermaient elle mit des baisers, pressés d'abord, puis lents, savourés. A quoi bon se hâter ! Il ne la repousserait pas. Il ne la repousserait plus jamais. Elle oserait maintenant donner son amour, son grand amour jaloux et refoulé. « Mon petit... mon petit à moi ! » Il était là, dans ses linges blancs, faible et seul comme à sa naissance. D'elle il attendait tout. Et si les bras maternels se dérobaient, l'enfant allait mourir.

Il fallait lui redonner la vie. C'était à nouveau le sacrifice intégral. La tâche recommençait qu'elle croyait achevée. Elle serait sa face, elle serait ses jambes, elle serait son bonheur. Au visage mutilé elle donnerait tant de caresses qu'il réapprendrait à sourire.

Près du lit, étroit comme un lit d'enfant, elle se rappela l'autre Georges — le beau petit qui tout de suite s'était échappé des bras de sa mère pour se donner à la vie. Celui-là, sur lequel elle se penchait, maintenant, celui-là, abîmé à jamais, lui apparut comme un frère timide, inférieur, qui ne se développerait pas parce que la vie était dure et inexorable.

Et Madeleine sentit qu'elle aimait ce nouvel enfant par-delà les forces humaines. Elle l'aimait plus que l'autre.

Il rouvrit les yeux et il vit le visage maternel jeune, doux et souriant comme aux jours de son enfance.

C'est que, pendant un instant, oubliant la beauté perdue et l'avenir ruiné, la mère goûtait une joie ineffable : elle savait que son heure était venue.

Henriette Malaurie.

Nouvelles parlementaires

La séance d'hier

Après une discussion de plus de quatre heures, la Chambre a voté, hier, le projet de loi portant approbation d'un avenant à la convention du 8 mars 1909 relative à la concession du chemin de fer de Djibouti à Addis Abeba.

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE **PIGIER**
Rue de Rivoli, 53, PARIS
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

UNE DÉFAITE ALLEMANDE dans l'Est africain

Officiel. — Est-Africain. — L'opération commencée le matin du 11 mars contre la position préparée par les Allemands dans les collines de Kitovo, à l'ouest de Tavita, devint une lutte des plus acharnées, qui se poursuivit jusqu'à la nuit avec des chances diverses. Les Allemands, en grande force, occupaient les collines à pentes raides, couvertes de bois épais, qui constituaient de formidables obstacles.

Au cours du combat, certaines parties de ces positions furent prises, perdues et reprises plusieurs fois.

Entre 21 et 24 heures, une dernière attaque à la baïonnette a permis à deux détachements sud-africains d'y prendre pied, de s'y maintenir et d'y recevoir des renforts.

Le lendemain matin, les renforts étant arrivés, on vit les troupes indigènes allemandes dévaler et se retirer dans la direction du Sud-Ouest vers Kahé.

Pendant l'engagement de Kitovo, une des brigades montées déblayait le pied des collines au nord-est de Kitimandjaro où se trouvaient les troupes allemandes séparées du corps principal par suite de la rapidité de la marche britannique les 8, 9 et 10 mars.

Des mouvements sont exécutés en vue de couper à ces troupes isolées une retraite vers l'Ouest.

Entre temps, une forte colonne venue de Tugido apparaît sur la route de Arusha à Moshi, à l'arrière du corps principal allemand, lequel se replie au Sud, dans la direction de la voie ferrée d'Usumbara.

La poursuite continue.

La réglementation de l'activité économique des étrangers en France

Par une proposition de loi, M. Landry, député de la Corse, vient de soumettre à ses collègues diverses mesures ayant pour objet l'organisation de la défense économique du pays pour le temps de paix.

Il ne s'agit pas, bien entendu, de déroger aux traités et conventions que la France a signés avec les puissances étrangères et en vertu desquels les sujets de ces puissances continueront à jouir chez nous, au point de vue de l'exercice des industries et professions, des mêmes droits que nos nationaux. Les traités signés par la France avec l'Angleterre, l'Espagne, la Suède et la Norvège conserveront toute leur force, et la France ne s'interdira pas d'en signer de semblables avec d'autres puissances.

Mais parmi les Etats vis-à-vis desquels nous sommes actuellement libres figurent l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie. La guerre a aboli les traités que nous avions avec ces pays ennemis. « Nous sommes actuellement dégagés de tout lien vis-à-vis de ceux-ci », dit M. Landry ; et dans la matière qui nous occupe, nous éviterons avec le plus grand soin de nous engager vis-à-vis d'eux, soit au moment de la conclusion de la paix, soit par la suite.

Aux termes de la proposition de M. Landry, tout étranger remplissant les fonctions de chef de maison, directeur investi de la signature, gérant ou administrateur de société, devra en faire la déclaration au préfet de son département dans le délai d'un mois. Tout étranger qui, postérieurement à la promulgation de la loi, assumera les mêmes fonctions, devra en faire la déclaration dans le délai de quinze jours. Devront également faire une déclaration, dans les mêmes délais, les chefs de maison, français ou étrangers, ainsi que les sociétés qui auront nommé ou qui voudront nommer un étranger gérant, directeur investi de la signature ou administrateur.

Le ministre du Commerce pourra, suivant les circonstances, interdire à l'étranger l'exercice des fonctions visées.

L'étranger qui n'aura point effectué sa déclaration en temps utile, ou qui ne se sera pas soumis à l'arrêté ou au décret d'interdiction, sera déféré aux tribunaux correctionnels, et sera passible d'un emprisonnement d'un mois à deux ans, ainsi que d'une amende de 100 francs à 5.000 francs, sans préjudice de l'application de la loi du 3 décembre 1849.

D'autres dispositions visent les affaires exploitées pour le compte d'étrangers et les sociétés fonctionnant sous le régime de la loi française avec ses capitaux étrangers.

Faites tenir, contrôler
votre Comptabilité par les
Etablissements Jamet-Buffereau
PARIS, 33, B. Rivoli - NANCY, 20, F. St-Jean

TRIBUNAUX

L'explosion de la Double-Couronne La responsabilité des dégâts

M. Collossol, propriétaire à Saint-Denis, a eu sa propriété endommagée, par suite de l'explosion du fort de la Double-Couronne, le 4 mars dernier. Il assignait en référé le ministre de la Guerre, aux fins de faire désigner un expert avec mission de procéder à la vérification des dégâts. En réponse, le ministre de la Guerre a déposé un déclinatoire de compétence. Le président Monier a rendu, lui, l'ordonnance suivante :

« Attendu que les causes exactes de ce malheureux accident sont encore inconnues; qu'elles paraissent, selon toutes présomptions et vraisemblances devoir être recherchées dans l'intérieur de l'établissement lui-même ou dans les dépendances directes ou indirectes, ou pouvoir provenir de circonstances imputables à des fonctionnaires ou toutes autres personnes préposées civiles ou militaires appartenant au cadre des services administratifs de l'Etat;

« Attendu qu'en l'état de ces probabilités qu'aucune donnée n'est venue contredire jusqu'à ce jour, il s'en suit que si la responsabilité de l'Etat devait être hypothétiquement envisagée, il ne saurait appartenir au juge des référés de retenir la demande, même provisoire qui lui est soumise, alors qu'il doit présumer que les tribunaux de droit commun n'auront jamais à en connaître, l'affaire paraissant d'ores et déjà du ressort de la juridiction administrative;

« Qu'il y a lieu, dès lors, de faire droit au déclinatoire de compétence qui nous a été déposé au nom du ministre de la Guerre dont, au surplus, les diligences vont aboutir très incessamment, nous est-il affirmé à la constatation contradictoire de tous les dégâts;

« Par ces motifs,
« Nous déclarons incompetents, et en conséquence renvoyons le demandeur à se pourvoir devant la juridiction compétente pour connaître des fins de sa demande. »

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

— S. M. Alphonse XIII est arrivé à Saint-Sébastien, accompagné du marquis de Viana, et a reçu le professeur Moure. Le praticien a trouvé le monarque en très bon état de santé.

— LL. AA. RR. le duc et la duchesse de Vendôme sont parties pour la Panne, où elles resteront quinze jours.

INFORMATIONS

— Le sous-lieutenant de Méhérenc de Saint-Pierre a été cité à l'ordre avec le motif suivant :
« A été versé à la 103^e batterie du 58 pour servir dans les tranchées. Blessé pendant la préparation de l'attaque. Officier extrêmement brave. »

— Le sous-lieutenant de Méhérenc de Saint-Pierre est le second fils du marquis de Méhérenc de Saint-Pierre; son frère aîné, lieutenant d'artillerie, est tombé au champ d'honneur, le 11 septembre 1914.

CERCLES

— A l'assemblée générale du Cercle de la royauté qui vient d'avoir lieu le président donna la parole à M. Henri Hottinguer, qui rappela les noms des membres morts glorieusement au champ d'honneur, disparus, prisonniers de guerre et blessés.

Tués à l'ennemi : lieutenant Léon Le Cerf, lieutenant Whitcomb, lieutenant Jacques Bertin, capitaine comte de Pazzi, capitaine baron Edgard Lejeune, capitaine Dugué-MacCarthy.

Morts en service : commandant marquis de Beaumont, capitaine baron Pierre de Bourgoing.

Mort en captivité : lieutenant Jacques Mirabaud.

Disparus : lieutenant Frédéric Verdet, duc de Vicence.

Prisonniers de guerre : lieutenant Pierre Brame, comte de Bryce, commandant Keller, lieutenant Jacques Mirabaud, M. Maurice Kléber, M. Louis Watel-Dehaynin.

Blessés : général Chabaud, général Léorat, commandant Keller, capitaine Chalmeton, capitaine de Dartin, capitaine Louis Maître, capitaine Privat de Fressenel, capitaine baron François de Flahac, capitaine marquis de Hillerin, lieutenant Mirabaud, sous-lieutenant Thierry-Mallet, comte Louis de Vassart d'Hozier, M. Louis Watel-Dehaynin, etc.

BIENFAISANCE

— En l'église de la Madeleine aura lieu le samedi 8 avril, jour de la fête de S. M. le roi des Belges, à 3 heures, une grande cérémonie honorée de la présence de LL. AA. RR. la duchesse de Vendôme et la princesse Geneviève d'Orléans.

Le R. V. P. Henuse, aumônier de l'armée belge, viendra du front pour recommander à l'auditoire une œuvre du plus grand intérêt, celle des femmes belges pauvres dont les fils et les maris combattent à côté de nos soldats et qui, dans leur pays avec leurs plus jeunes et nombreux enfants, sont dans la plus grande misère.

Une audition musicale exécutée par la maîtrise de la Madeleine, et l'hymne national belge, chanté par M. Naté, de l'Opéra, suivront le sermon.

Les places de tribunes et dans la partie de la nef la plus rapprochée de la chaire sont au prix de 10 francs et 5 francs.

On trouve des billets chez la princesse Charles de Ligne, présidente de l'œuvre, 11, rue de Constantin; s'adresser aussi à la baronne Buffin, au Comité des deuilles belges, 25, rue Tronchet, et au Comité belge de prêts et avances, 25, place de l'Opéra.

MARIAGES

— En l'église de Bourg-la-Reine vient d'être béni, dans l'intimité, le mariage du lieutenant d'artillerie français de Maudouze avec Mlle Anne de Corné-Carnavalet.

— Dernièrement a été célébré en l'église de Saint-Amand le mariage du lieutenant Jean Toussaint avec Mlle Solange Mareux.

DEUILS

— Le brigadier aviateur Vincent Dubufe — le second fils du regretté peintre Guillaume Dubufe, jeune architecte à qui semblait promis le plus bel avenir — est mort, en service commandé, par un déplorable accident, le 8 mars, au centre d'aviation d'Ermenonville, auquel est affecté aussi, en la même qualité, son frère Edouard Dubufe.

Nous apprenons la mort :

De M. Justin Reynaud de Lajourdonnie, sergent au 9^e zouaves, blessé grièvement, décédé le 4 mars, à l'hôpital de Bar-le-Duc, âgé de trente-deux ans;

De M. Jules Schampfeld, sous-directeur de la mutualité au ministère du Travail, chevalier de la Légion d'honneur, décédé le 13 mars;

De compositeur Jules de Brayer, collaborateur de Maurice Boucher, décédé à soixante-quatorze ans;

De Mme Victor Martel, née Boudousquie, femme du capitaine au front,

THÉÂTRES

Opéra. — Aux noms des grands artistes italiens, Mme Carmen Melis et M. Amadeo Bassi, qui, demain, interpréteront la *Fanciulla del West*, de M. Puccini, et le quatrième acte du *Trovatore*, de Verdi, s'ajoutera celui du baryton célèbre en Italie et dans toute l'Europe : M. Vignone Borghese. M. Borghese paraîtra aux côtés de ses compatriotes dans les rôles du Shérif et du comte de Luna.

Le public aura également, jeudi prochain, l'occasion de ratifier le jugement exceptionnellement flatteur formulé la semaine dernière par la critique musicale à propos du *Roman d'Estelle*. Ce concert 1830, dont l'argument est d'un historien aussi scrupuleux qu'imaginatif, M. Fr. Funck-Brentano, fut un succès brillant par sa mise en scène ingénieuse, toute de goût et de mesure.

Les collaborateurs de M. Jacques Rouché ont mérité tous les éloges qui leur ont été prodigués : M. Dethomas, à qui sont dus les costumes, de nuances harmonieuses et vraies; M. Ambrosini, qui a su régler les danses avec habileté; M. Georges Wague, qui a donné à la partie mimée toutes les indications qui renforcent le côté pittoresque de cette reconstitution.

A l'Opéra-Comique. — Demain jeudi, matinée à 1 h. 1/2, la *Traviata*, interprétée par Mlle Mary Garden, MM. Léon David, Ghasne, Vauris, Mlle Tissier, etc. Au quatrième acte, danse bohémienne et danse espagnole, réglées par Mme Mariquita, dansées par Mlle Dugué, Andrée, Bugny et le corps de ballet; le spectacle finira par les *Cadeaux de Noël*, l'épouvantable épisode patriotique de MM. Emile Fabre et Xavier Leroux, avec M. Henri Albers, Mlle Vallin-Pardo, Salmán, Calas, etc. L'orchestre sera dirigé par M. Paul Vidal.

Samedi 18, soirée à 7 h. 1/2, *Carmen* (Mlle Brohly, Vautier, MM. Lheureux, Vauris et Mlle Sonia Pavloff).

Dimanche, matinée à 1 h. 1/2, *Louise* (Mmes Isnardon, Boret, MM. Darnel, Albers). Soirée à 8 h. 1/4, la *Tosca* (Mlle Marthe Chenal, MM. Jean Périer, Aillard, Mlle Sonia Pavloff).

Samedi 25, soirée à 7 h. 1/2, *Aphrodite*, dont la reprise vient d'obtenir un succès triomphal avec ses admirables interprètes : Mlle Marthe Chenal, Mlle Mathieu, Vautier, Brohly, MM. Darnel, Lheureux, Vauris, Ghasne, etc., et Mlle Dugué; l'orchestre sous la direction de l'auteur, M. Camille Erlanger.

Art et charité. — Le comité Art et Charité vient d'arrêter les comptes de la représentation de l'Opéra et de répartir les fonds entre les œuvres intéressées qui sont : les Caisses de Secours de la Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques, le Comité d'Aide et de Prévoyance des Artistes français, l'Aide aux Artistes et aux Employés de Théâtre, le Bon Feu, et les Trente Ans de Théâtre.

Depuis le 5 février, divers dons sont venus augmenter la recette. Citons parmi les donateurs : S. A. S. la princesse de Monaco, Mme W. K. Vanderbilt, l'amiral Lacaze, ministre de la Marine; Mme la duchesse d'Uzès, sir Ernest Cassel, MM. Otto H. Kahn (2^e souscription), Théodore Dubois, Charles Lefebvre, Lazare Weiller, Paul Bihand, Joseph Reinach, Bessand, Pedro Gailhard, Henri Davin, Mme Massenet, Mme Eugène Labiche, lieutenant-colonel Renard, Jacques Doucet, Louis Renault, M. Watteau, avocat; M. Chavance, notaire; Re-Hiccardi, Mme Invernizzi, M. Morel d'Arleux, Georges Merzbach, Mlle Visconti, Willy Fischer, Imprimerie Marcel Picard, etc.

Enfin — joli geste de solidarité envers leurs confrères malheureux — les musiciens de l'orchestre, les choristes et le corps de ballet de l'Opéra ont tenu à verser leur obole à la caisse commune. Plus d'un millier de francs ont été ainsi réunis dans le seul personnel de l'Opéra et versés à la Société des Auteurs.

A la dernière séance de la commission des Auteurs et Compositeurs dramatiques, M. Romain Coolus, sur la proposition de M. Paul Ferrier, président d'honneur, a fait voter à l'unanimité des félicitations et des remerciements à M. Gabriel Astruc pour le succès de la matinée du 5 février, dont il a accepté d'assurer la direction.

MERCREDI 15 MARS

Comédie-Française. — A 7 h. 45, la *Marche nuptiale*.

Opéra-Comique. — Relâche.

Odéon. — A 8 heures, *L'Espionne*.

Théâtre Antoine. — A 8 h. 45, *Nono* (Sacha Guitry, Charlotte Lysès).

Ambigu. — A 8 h. 30, mardi, jeudi, samedi et dimanche, *Ma tante d'Honfleur*.

Apollo. — A 8 h. 15, la *Cocarde de Mimi Pinson*.

Athénée. — A 8 h. 30, le *Coq en pâte*.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 30, tous les soirs, *Kit* (Max Dearly).

Capucines (tél. 156-40). — A 8 h. 30, *Paris aux quinquets*, revue; le *Successeur*, devant le rideau.

Châtelet. — Relâche.

Cluny. — A 8 h. 30, *Coquin de printemps*!

Déjazet. — A 8 heures, *les Fiancés de Rosalie*.

Gaité-Lyrique. — A 8 h. 30 (mat. jeudi, dim. et fêtes), *Coralie et Cie*.

Grand-Guignol. — A 2 h. 45 et à 8 h. 45, le *Cyclope*; la *Maison dans la brume*; le *Court-Circuit*; l'Homme qui fut aimé.

Gymnase. — A 8 h. 45, la *Layette ou une famille de cabochards*.

Porte-Saint-Martin. — A 7 h. 45, la *Femme nue*.

Théâtre Réjane. — A 8 h. 30, le *Bon Juge*; 1914-1915.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, le *Poilu*; *Hortense a dit* : « J'en f... ».

Renaissance. — A 8 h. 30, *Une nuit de noces*.

Théâtre Sarah-Bernhardt. — Le *Chéméau*.

Trianon-Lyrique. — A 8 heures, la *Poupée*.

Variétés. — A 8 h. 30, *L'Impromptu du paquetage*, la *Bonne intention*.

Vaudeville. — Mat. à 2 h. 30, soir. à 8 h. 30, *Cabiria*, l'œuvre de Gabrielle d'Annunzio, musique de librandi di Parma.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (tél. 44-78). — 2 h. 30 et 8 h. 30 : spectacle de music-hall. Nouvelles vedettes et attractions.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, la *Gorgone*, les *Troupes anglaises*, l'*Aéronautique militaire*. Loc. 4, rue Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.

Omnia-Pathé. — Le sang guerrier de la vieille Angleterre; Les *Mystères* (15^e épisode); *Rigadin* n'aime plus le cinéma.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

Tivoli-Cinéma. — A 2 h. 30 et 8 h. 30, les *Mystères de New-York*.

COURS ET CONFÉRENCES

Aujourd'hui, à 2 h. 1/2, à la Société des Conférences, 184, boulevard Saint-Germain, le marquis de Ségur, de l'Académie française, fera sa huitième conférence sur *Marie-Antoinette*.

A l'Université des « Annales » (51, rue Saint-Georges, Paris). — Aujourd'hui mercredi 15 mars, à 2 h. 1/2 : *Quelques poètes anglais*, conférence par M. Jean Richepin, de l'Académie française.

LES SPORTS

AVIATION

Pour Gilbert. — Avant que le gouvernement suisse ne comprenne la nécessité d'améliorer le sort de Gilbert, des dames de Lausanne — nous apprend notre confrère la *Suisse* — vont adresser une pétition au Conseil fédéral pour qu'il autorise l'internement de l'aviateur Gilbert dans une ville de la Suisse romande. Ceci à la suite de la lettre de Gilbert, parue dans nos colonnes. Les listes se couvrent de signatures.

Chute mortelle. — Le lieutenant Stromayer a fait une chute mortelle samedi avec son mécanicien, le caporal Girieu, au camp d'Avor.

CYCLISME

Le Prix René-Michel. — Couru au Vélodrome d'Hiver dimanche, à l'issue du Championnat d'hiver, le Prix René-Michel, disputé sur dix tours de piste (2 kil. 500), a été gagné par Eugène Oura; 2. Bonnefond, 3. Chailloux. Dimanche prochain, finale.

Grand Prix d'Ouverture. — Dimanche matin, l'Union Vélocipédique Parisienne a fait disputer son annuel Grand Prix d'Ouverture sur Villiers-Jossigny et retour (35 kil.). Voici les résultats :

1. Charles Renaud, en 1 h. 4 m.; 2. G. Hautin, à deux longueurs; 3. M. Renaud, 1 h. 5 m.; 4. Jean, 5. Blin, 6. Perronnet, etc. En tout, 29 arrivées.

CROSS-COUNTRY

Un cross de l'A.S. de l'Ecole Bréguet. — L'A.S. de l'Ecole Bréguet organise le 26 courant, à 10 heures du matin, dans les bois de Saint-Cloud, un cross de 6 kilomètres ouvert à tous les scolaires de l'U.S.F.S.A. et de l'U.G.S.E.L. en règle avec leur fédération. Arrivée et départ au Stade Français. De nombreux prix récompenseront les vainqueurs. Il sera établi un classement par équipes de quatre coureurs de la même association scolaire. Engagements reçus jusqu'au 24 par Maurice Bauer, 6, rue Rosa-Bonheur (15^e arr.). (0 fr. 50 par coureur.)

Le Cross des Ancêtres. — Pour la quatrième année, le Cross des Ancêtres sera couru le dimanche 26 mars. Voici le détail des 12 kilomètres du parcours :

Du Stade à la porte du Mail (Sèvres).....	2 k. 600
De la porte du Mail au pont des Bruyères.....	0 k. 850
Du pont des Bruyères à la route de Versailles.....	2 k. 300
De la route de Versailles à la Femme-S.-Tête.....	1 k. 400
De la Femme-Sans-Tête à la route de Picardie.....	1 k. 600
De la route de Picardie à l'Etoile Royale.....	0 k. 750
De l'Etoile Royale au petit pont (Brézin).....	1 k. 600
Du petit pont (Brézin) au Stade Français.....	1 k. 500

12 k. 600
Le départ et l'arrivée auront lieu au terrain du Stade Français, à la Faisanderie, dans les bois de Saint-Cloud. Vingt-cinq Ancêtres — il faut avoir au moins quarante ans pour prendre part à l'épreuve — sont actuellement inscrits.

Communiqués

Le portrait de M. Emile Verhaeren, que nous avons publié le 12 mars, sortait des ateliers Henri Mannel.

De Nice : Le casino municipal a pris la belle initiative de concerts et conférences patriotiques au bénéfice des œuvres de guerre. L'abbé Wetterlé, Louis Bertrand, Froile Sclard, Emile Verhaeren, Gabriel Mourey, M. Henri-Robert nous ont tour à tour exaltés et émus. Ils ont prêté la bonne parole, culte de la France, de ses héros, solidarité contre le barbare.

Concert d'œuvres de César Franck au profit de l'Association Valentin Haüy pour nos aveugles de la guerre. Concerts et ventes de charité. Et les glorieux blessés furent les hôtes admirés de ces graves et belles fêtes.

L'Association des infirmières visiteuses de France, qui a fondé l'Œuvre des Logements Sanatoria, la Crèche de Convalescence, et qui forme des infirmières pour les stations sanitaires pour soldats tuberculeux, fait appel à la générosité de nos lecteurs pour l'aider à subvenir à ses multiples dépenses. — Adresser les envois, 44, rue Château-des-Reuniers.

La Bourse de Paris

DU 14 MARS 1916

Le marché demeure calme, mais ferme dans l'ensemble. Aucun changement de cours bien intéressant n'est à signaler au parquet, en dehors d'une hausse de 50 points sur le Suez qui, depuis la prise d'Erzeroum, a vu peu à peu disparaître les offres qui pesaient assez lourdement sur lui. En banque, ce sont toujours les industrielles russes qui retiennent plus particulièrement l'attention.

Parmi nos rentes, tandis que nous retrouvons le 3 0/0 à 62,60, le 5 0/0 s'améliore à 88,15.

Aux fonds étrangers, l'Extérieure consolide sa hausse de la veille à 91,00. Russes peu ou pas modifiés.

Les établissements de crédit se retrouvent non loin de leur niveau précédent.

Du côté des grands Chemins français, le P.-L.-M. reprend de 950 à 960, l'Est de 730 à 735. Nord inchangé à 1.130.

En cuivres, le Rio est fermement tenu à 1.752.

COURS DES CHANGES

Londres, 28,26 1/2; Suisse, 113; Amsterdam, 250; Pétersbourg, 189; New-York, 594; Italie, 88 1/2; Barcelone, 565 1/2.

"EXCELSIOR" RÉTRIBUE

les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale	Les événements locaux
La vie artistique	La vie économique
Les procès importants	Les sports
Les accidents graves	Tous faits pittoresques

AU SÉNÉGAL. — DANS UN CAMP DE TIRAILLEURS



UN AÉROPLANE SUR LE SABLE DU SÉNÉGAL



UN COIN DU CAMP DE TIAROE



Il existe au Sénégal divers camps où des troupes noires reçoivent leur instruction sous les ordres d'officiers et de sous-officiers français. Ces camps envoient régulièrement vers la métropole des effectifs qui se sont brillamment distingués en maintes actions d'éclat.

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 15 MARS 1916

L'Histoire de Janine

roman

par Jeanne de FLEURY

LE COUVEN -- LE MONDE -- LA VIE

La Vie

XVII

— Janine!... je ne suis plus rien pour vous? implora-t-il la voix brisée.

Elle hésita un instant, puis, une pitié dans les yeux, gravement :

— Si, Michel! vous restez le père de mon enfant!...

— Rien d'autre?

Elle ne répondit pas.

Il la regardait fixement, sans un mot, comme pour bien se convaincre que le charme était rompu, conscient du trésor qu'il venait de perdre... Il laissa échapper un gémissement, puis, à reculons, son regard attaché sur elle, dans l'espérance d'un mot d'appel, il s'éloigna dans la nuit sombre, sous la tempête qui grondait.

Copyright by Jeanne de Fleury, 1916. Reproduction, traduction et adaptation réservées. S'adresser à la Société des Gens de Lettres.

Janine, affaissée sur un fauteuil, le visage enfoui dans ses mains, n'avait pas fait un geste pour le retenir.

XVIII

Quelques instants encore, Mme Markinsen demeura là, affaissée, sans pensées, avec seulement le sentiment vague que quelque chose d'irrévocable venait de se passer.

L'éblouissement d'un éclair, le fracas du tonnerre la redressèrent épouvantée; la foudre venait de tomber dans le parc, sans doute.

Elle se trouva au seuil de la porte entr'ouverte; involontairement, avec un cri d'angoisse, elle appela : « Michel ! »

Elle écoutait, le cœur affolé, tandis que la pluie la cinglait au visage et que le vent la repoussant défaisait ses cheveux, l'entravait des plis de sa robe légère.

La tempête gémissait lamentablement, les arbres se courbaient sous la rafale, dans un éparpillement de feuilles hachées, de branches arrachées. Soudain, en une seconde d'accalmie, Janine perçut le galop furieux d'un cheval qui martelait la route. C'était lui ! lui qui, chassé par elle, s'enfuyait malgré la menace des éléments déchaînés... Il parlait!... et c'était bien là l'irréparable! Le faible lien qui les unissait encore venait de se briser!... Elle se sentit atrocement seule.

Un besoin impérieux de protection et de tendresse l'appelaient près de son enfant.

Hâtivement, toujours en lutte contre la tourmente, elle ferma les auvents de la porte-fenêtre, et, courant dans les escaliers, alla se réfugier près du berceau de son fils.

Une pâle lumière de veilleuse le lui montra calme et beau, dans cette sérénité angélique que donne aux enfants le sommeil.

Il dormait, à moitié découvert, un bras gracieusement replié sous sa tête bouclée, semblable à un petit Jésus de Murillo.

Doucement, Janine se pencha vers lui, le baisa au visage ; le front du bambin était perlé de sueur.

— Cher amour! comme tu as chaud, murmura-t-elle à voix basse, c'est cet horrible orage!

Jean remua légèrement et, la parole brève, sans se réveiller, il expliqua :

— Ça fait yen que bébé a chaud! veut encore jouer au cheval avec toudin Louis.

La petite bouche était volontaire, le ton impérieux. Janine pensa : « En ce moment il ressemble à son père. »

Son père!... Michel!... Impitoyable, elle venait de le chasser dans la détresse de cette nuit atroce. Où avait-elle pris cette cruauté, elle qui eût craint de faire du mal à la plus infime créature. Une vague amère de pitié l'envahit, des larmes lui montaient aux yeux; se laissant glisser à genoux, elle essaya de prier, mais ce fut en vain; elle ne pouvait balbutier que des mots sans suite : Seigneur! écoutez de lui le danger... qu'il ne souffre pas par ma faute... à cause de son fils, gardez-le de tout mal!

Elle se sentait défaillir; avec peine, elle se releva, se dévêtit lentement, la pensée absente. Elle éprouvait une grande fatigue, la nécessité de s'étendre, de reposer ses membres las.

Allongée sur son lit, elle voulut dormir, mais la tempête faisait rage, et toujours il lui semblait entendre ce galop de cheval qui fuyait dans la nuit.

Elle songeait: Oh ! comme c'est bien là son audace habituelle, son désir de braver le danger! De quoi a-t-il peur, et que redoute-t-il, cet être à qui rien n'a jamais résisté?

Un instant, elle le revit, tel qu'il était tout à

AVIS aux PENSIONNÉS

PRET IMMÉDIAT SUR PENSIONS
Argué, 65, rue Réaumur, 65, Paris.

VINS

DE BORDEAUX, en grand assortiment
à partir de 225 fr. la barr. et 2 fr. la
bouteille. (franco), CAVES SAINT-MICHEL,
103, quai Chartrons, Bordeaux.



Les POUX sont détruits par L'ÉMULSION SCO

Innocuité absolue. Usage commode.
Le tube : 4 fr. 25. Franco : 4 fr. 50.
Les quatre tubes franco poste : 5 francs.
SOCIÉTÉ CHIMIQUE D'OUILLINS
23, rue Longue, 23, à LYON

CHEMINS DE FER DE PARIS À LYON ET À LA MEDITERRANÉE

L'HIVER À LA CÔTE D'AZUR

Billets d'aller et retour spéciaux à prix réduits (1^{re} et 2^e classes) pour Cannes, Nice, Menton, Monaco, Monte-Carlo.
Emission du 1^{er} décembre 1915 au 2 mai 1916 au départ des gares de Paris, Dijon, Lyon (Perrache et Brotteaux), Vesoul, Besançon, Gray, Nevers, Is-sur-Tille, Genève, Clermont-Ferrand, Saint-Etienne, Grenoble, Valence, Avignon, Celles, Nîmes.

Validité : 20 jours (dimanches et fêtes compris). Prolongation de deux périodes de dix jours (dimanches et fêtes compris) moyennant le paiement, pour chaque période, d'un supplément de 10 0/0.

Deux arrêts autorisés en cours de route, au gré des voyageurs, tant à l'aller qu'au retour.

Prix de Paris à Nice : 1^{re} cl., 182 fr. 60 ; 2^e cl., 131 fr. 50.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

LES PETITES ANNONCES d'EXCELSIOR

paraissent chaque Mercredi

La ligne se compose de 50 lettres ou signes

En aucun cas, EXCELSIOR ne se charge de recevoir ni de réexpédier les réponses aux « Petites Annonces ».

GENS DE MAISON

1 franc la ligne de 50 lettres ou signes.

Ag. Lempereur, 37, r. Dragon (Saxe 35-54), proc^{re} ste bon pers^l.

Valet ch. mait. d'hôt. conn. service ss ts rapports, célib., tr. bnes référ., dem. place ou extra. Robert, 12, r. Raynaud.

M^{en}. 42-36 a. mait. d'hôt. valet, non mobil^e, sobre, b^e argent^r, fem. ch. coiff., ling., réf. 1^{re} ord., dés. pl. Léon, 29, r. Fresnel.

SUCCESSIONS, TESTAMENTS, PARTAGES

3 francs la ligne de 50 lettres ou signes.

Avocat spécialiste. Ecr. Revue Juridique, 4, square Maubeuge.

PHARMACIE

3 francs la ligne de 50 lettres ou signes.

Grand vin vieux ODA super-fortifiant réel. Pharmacies. Bouteille 10 fr. franco. 78, cours Lieutaud, Marseille.

POUR SE RETROUVER

3 francs la ligne de 50 lettres ou signes.

C^{te} Jean et Alice O'Rourke habitent à Rontignon, cottage Henri-IV, par Pau (Basses-Pyrénées); n'ont aucune nouvelle de leur sœur et belle-sœur de Nowogroudek, ni de la famille.

GRAPHOLOGIE

3 francs la ligne de 50 lettres ou signes.

CARACTÈRE, APTITUDES, etc., par l'écriture, 3 francs. Rien de la chiromancie. 2 à 7 h., 1^{re} l. jours, dim. et fêt., ou écrire : Mme Ise, 28, rue Vanquelin, Paris (V^e).

DIVERS

3 francs la ligne de 50 lettres ou signes.

UN TEINT légèrement basané rend tout homme attrayant. Le Sunbrone donne ce teint. Impossible à discerner, inoffensif, scientifique (5.000 attestations anglaises). Franco c. mandat 2 fr. Maison Au Marais, 52, rue du Temple, Paris.

CHIENS

2 francs 50 la ligne de 50 lettres ou signes.

G^d élév. loulous nains et min., marrons, sable, orange 2 liv., 10 1^{re} px, coupes, noirs, bles prim.; chiots. Longeon, Lisleux.

Chiens guerre, policiers, ttes rac., fox, ratiers, Expéd. partit. Maréte, 131, Bd Hôtel-Vil., Montreuil. T. 225. Mét. Vincennes.

Chiens luxe, nains, ttes rac., 2 à 6 h., 26, r. Foydeau, Mét. Bourse.

Policiers toutes races. Loulous, Yorkshire, Fox, — CHENIL FRANÇAIS, 7, rue Victor-Hugo, Charenton. Téléph. 289.

Chiens nains, 9, rue Lavieuville (18^e arr.), 2 à 6 heures.

Elevage de chiens luxe, nains, 5, rue Laffitte, 2 à 5 heures.

AUTOMOBILES

2 francs 50 la ligne de 50 lettres ou signes.

Grand choix d'autos et camions d'occasion en parfait état. Achat comptant. Echange. Noël, 10, Bd Courcelles. T. 520-65.

APPARTEMENTS MEUBLES

2 francs 50 la ligne de 50 lettres ou signes.

Avenue Kléber, 78, appart. priv. mb. conf. mod., salon, salle à mang., 4 chamb. à couc., bain, ling., vaiss., argent., gaz, électr., tél. dans l'appart. Visib. t. l. jrs, 1 à 6 h. Px doux.

Place Pereire. Coq. appartem. élég. mblé, ch., salon, salle à mang., cuis., bains, électr., asc. Ecr. Gault, 48, rue la Victoire.

VENTE ET ACHAT DE PROPRIÉTÉS

2 francs 50 la ligne de 50 lettres ou signes.

Province

TOURNAINE, banl. ville, Château de 14 p., parc, bx arbres, eau. 75.000 francs. — Morais, 24, Bd Heurteloup, Tours.

LEÇONS

2 francs la ligne de 50 lettres ou signes.

CONSERVATOIRE RENÉE MAUBEL 1^{re} I. (16^e ann.) Prépar. Théat. ou Conserv. et cours mond^e jour et soir 1^{er} degré chant, solfège. Pose voix. Répét. op., op.-com., opéret. Mise en scène, diction, chorégraph., danse mond., mus. instrument., piano, viol., violonc., harpe et 1^{re} instrum. Leçons et auditions d^e théâtre. 600 plac. 4, 6, 8 et 10, r. de l'Orient (Métro Blanche).

Brevets civil et militaire en 3 jours. Forfait dep. 20 francs. COPIN, mécan., 58, r. Gravel, Levallois. Métro Champéret.

FLEURS ET PLANTES

2 francs la ligne de 50 lettres ou signes.

PANIERIERS fleurs. Ed. Lecocq, propr^e Juan-les-Pins (Alpes-Mar.)

PENSIONS DE FAMILLE

2 francs la ligne de 50 lettres ou signes.

Province

JUAN-LES-PINS (Alp.-Mar.) En leur propriété fleurie hiver comme été, M. et M^{me} Ed. Lecocq élèvent enfants 5 à 10 ans.

LOCATIONS

2 francs 50 la ligne de 50 lettres ou signes.

On offre

P^x guerre. Vac. A louer gd appart. comp. galler., salon, salle à mang., 2 chamb. dt 1 indép. pouv. serv. bur., conf. mod. 1.500 fr. net. Aut. appart. semblable p^r juillet, 1.700 fr. net, tr. clair, tt. fac., 7, rue Leclerc, à 100 mètres place Denfert.

A louer : pavillon, remise, écuries, magasins, caves pour beurre et œufs ou tout autre commerce de gros. Pour visiter, s'y adresser, 55, rue Hoche, à Pantin, près de la gare.

OCCASIONS

2 francs la ligne de 50 lettres ou signes.

On désire

VIEUX DENTIERS. Achat. Louis, 8, faubourg Montmartre, 8.

Achète d'occasion beau sac or. S^{ndr}. Concierge, 8, av. Carnot.

Désire acheter mobilier riche. Boite 450, b. cent.

On offre

A liquider bons meubles tous genres fabriqués av. guerre. Fab. Ouy. Réunis, 15, rue Ptepus, Maison Rysto.

Occ. Ch. 3 port. laqué gris Trianon, lit corbeil et une lamp d'orm. Salle à m. acajou bze, buffet argentier, bibloth. acaj. cuivre. Bureau et fauteuil cuir. 20, rue Godot-de-Mauroi.

VILLÉGIATURES

Côte d'Azur

CAP D'ANTIBES. HOTEL DU CAP. 1^{er} ord. Ouvert toute l'année. Immense parc : deux tennis. Vue splendide sur l'Estérel.

Etablissement de bains de mer, plage privée. Restaurant Afternoon tea. Prix modérés. Séjour du roi et de la reine des Belges, saisons 1912 et 1913. — SELLA, propr.-directeur.

NICE. L'OFFICE DE LA CÔTE D'AZUR sert interméd. p^r tout séjour : hôtels, villas, etc. Renseign. publicité.

NICE. HOTEL WEST-END. Promenade les Anglais. Confort moderne. — Prix réduits.

Chambres, appartements avec et sans pension.

l'heure, avec son visage d'amour et de passion. Comment avait-elle eu la force de résister à la flamme de ses yeux, à sa parole caressante, troublante?

Comment? Oh! non, elle ne voulait pas chercher, elle craignait de savoir. Elle comprenait qu'une idée bientôt dirigerait sa pensée, la précéderait, lui donnerait un nom; ce qu'elle pressentait, ce qu'elle allait s'avouer à elle-même lui faisait peur.

La jeune femme essaya d'égarer sa conscience, elle prononça des mots confus, entrecoupés, hésitants, puis, sans que sa pensée pût encore s'affirmer, elle subit une succession de sentiments, un attendrissement involontaire, le rayonnement fugitif d'une vision... Son âme chaste et hautaine se révolta encore contre la faiblesse de son cœur! Puis, devant l'évidence qui s'imposait, il fallut bien se rendre. L'idée se fit plus nette. Elle revit celui autour duquel ses rêves d'adolescente s'étaient rassemblés, celui à qui elle était destinée et qu'elle aurait dû aimer. Elle le revit dans la pénombre du parc, tel qu'il lui était apparu tout à l'heure, dans la lumière, de ce jour mourant. Un nom effleura ses lèvres : « Bernard de Langé... Lohengrin... »

Etait-ce de l'avoir retrouvé qu'elle s'était sentie tout à coup le courage de résister à Michel? C'était peut-être à cause de lui qu'elle avait chassé son mari? Janine eut un gémissement de honte. Ah! cela était atroce et coupable! Quelle force mauvaise l'avait donc poussée et qu'espérait-elle, après tout?

Ce premier amour, elle n'avait pas le droit d'y penser, puisqu'elle ne s'était pas gardée pour lui! Elle pouvait ne plus aimer Michel, soit! mais elle préserverait son cœur, elle n'aimerait plus que

son fils! son fils!... Est-ce que, depuis cinq ans, Janine avait vécu pour d'autres que pour lui?

Mais elle avait beau penser ainsi, une affreuse tristesse l'accablait et elle sentait palpiter en elle toutes les tendres aspirations de la femme faite pour aimer; son âme de jadis revenait, plus tendre maintenant, bouleversée d'émotions violentes, avide de bonheur!

Et elle connut là, pendant quelques instants, la détresse profonde de celle qui voit sa vie finie, son bonheur sombré, perdu à tout jamais!

Ah! malheureuse, malheureuse Janine!...

Comme à bout de souffle, la plainte du vent se lassait maintenant; l'orage grondait quelques instants encore, puis le roulement du tonnerre s'éteignit dans les horizons lointains, les éclairs se firent plus rares.

La pluie ne tombait plus; le murmure d'une onde légère bruissait encore, mais c'étaient les arbres du parc qui, de leurs feuilles, laissaient tomber sur le gravier des allées de larges gouttes chantantes.

Des effluves montaient de la terre mouillée; à travers les persiennes closes, une brise légère passa.

Janine en goûta la caresse bienfaisante; elle sembla sortir de la torpeur qui l'accablait depuis une heure; ses yeux mornes et brûlants s'animent; s'accoudant sur son bras nu, elle respira longuement.

Inquiète encore, le regard attaché sur la fenêtre ouverte, elle écouta un instant. Le silence des nuits enveloppait la terre : tout se taisait.

Alors, comme gagnée par le grand calme de la nature, la jeune femme, dans un geste de détente, laissa retomber son bras, sa tête blonde s'inclina sur les dentelles de l'oreiller, ses yeux tristes se voilèrent de la frange des cils; vaincue par le

sommeil qui allait devenir l'oubli, elle murmura doucement : « fini maintenant ! »

— Qu'est-ce qui est fini, Janine? La tourmente qui bouleversait le ciel et désolait la terre, ou la tempête qui agitait votre cœur?... Hélas! si dans la demi-conscience de cette nuit de veille, sentant votre âme frissonnante s'apaiser au contact de la brise rafraîchie, vous avez cru votre peine emportée, sur l'aile du nuage sombre, vous vous êtes trompée... ou plutôt non, vous rêviez déjà!

Dormez longtemps encore, Janine!...

Ce fut son fils qui, au matin, l'éveilla.

Il était neuf heures. Fraûlein avait bien dit à Jean que maman se reposait, qu'il ne fallait pas faire de bruit, qu'elle devait avoir la migraine.

Le gamin ne l'entendit pas ainsi. Echappant à sa gouvernante, il arriva chez sa mère trotinant d'un pas léger, voulant constater par lui-même cette chose extraordinaire : maman endormie, alors que bébé, lui, était levé depuis longtemps.

Tout d'abord, dans la pénombre de la chambre, il ne vit rien que, sur le grand lit trop haut, une petite main pâle qui paraissait tout au bord, tenant entre les doigts crispés un fin mouchoir encore humide.

— Maman jolie! appela Jean à voix basse.

Et comme personne ne répondait, il empila quatre coussins, « comme pour faire une tour », et il grimpa, impatient.

Sa mère était bien là, dormant d'un sommeil si lourd, si profond, si immobile qu'instinctivement l'enfant eut peur.

— Maman! soyez pas mort! parlez à votre petit Jean chéri, cria-t-il dans un sanglot qui le jeta sur sa mère.

(A suivre.)

Les difficultés autrichiennes au Monténégro



DES FEMMES FUIENT EN EMPORTANT
CE QU'ELLES ONT PU SAUVER



TRANSPORT DE BLESSÉS EN TRAINEAUX



BRANCARDIERS AUTRICHIENS EN MARCHÉ VERS L'ARRIÈRE



QUELQUES UNS DE CEUX QUI LUTTERENT JUSQU'AU BOUT

Les Autrichiens avaient été un peu vite en assurant que le traité de paix avait été conclu entre eux et le Monténégro. Les combats continuent sur plus d'un point et ce ne sont dans les montagnes du vaillant petit pays qu'escarmouches et engagements qui, souvent, tournent au désavantage des prétendus vainqueurs.